

La Lecture Des Designateurs de Referents Culturels

Michel Ballard, Université d'Artois

Le traducteur ne part pas du sens, il doit le construire¹ à partir d'un texte constitué de formes signifiantes qu'il lui faut d'abord lire avec soin. La traduction est donc d'abord une lecture, or cette opération n'est pas forcément assurée à tout coup; elle suppose que le traducteur soit capable de lire correctement le texte à au moins deux niveaux essentiels: la perception des formes et l'interprétation des formes. S'il ne le fait pas, il risque de commettre un certain nombre d'erreurs; c'est pourquoi tout en essayant de baliser les procédures de ces deux composantes (parfois difficiles à dissocier) de la lecture, nous mentionnerons également ce qui risque de faire avorter la construction du sens à ces deux niveaux.

Les formes signifiantes sont constituées par des signes de plusieurs sortes (lexèmes, grammèmes, etc.) et les relations qui les unissent. Celles auxquelles nous allons nous intéresser ici sont les désignateurs de référents culturels (DRC), c'est-à-dire des signes renvoyant à des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture. La plupart des DRC sont des signes à désignation explicite, ce sont les culturèmes, qui peuvent être des noms propres (*The Wild West*) ou des noms communs (*porridge*) mais il faut être conscient que la désignation peut être effectuée de façon plus implicite, donc plus opaque, à l'aide de pronoms ou de substituts et même de l'ellipse. Nous envisagerons d'abord les problèmes relatifs au repérage des DRC puis ceux qui sont caractéristiques de leur interprétation, car même si ces deux étapes de la lecture sont liées, il est possible de déceler, en particulier dans les difficultés rencontrées par les étudiants², des problèmes de nature différente.

Le repérage est relativement aisé lorsque le DRC est un nom propre ; à un premier stade, relativement satisfaisant, la perception d'un DRC nom propre inconnu, opaque, peut déclencher le recours à des ouvrages tels que les encyclopédies, les dictionnaires des noms propres, ou des ouvrages spécifiques³ pour le français, pour

l'anglais ; dans ce cas, le réflexe de recherche de documentation devrait déboucher sur une interprétation correcte (mais ce n'est pas assuré). Ce que nous allons d'abord exposer ce sont les risques de dérapage de la lecture dus à un mauvais repérage de DRC lié au degré de lisibilité de ces signes ; ce degré peut s'établir en fonction du type de signe et il est dans certains cas étroitement dépendant de sa matérialité.

Le repérage peut être délicat ou trompeur (en particulier pour un traducteur débutant et plus particulièrement un étudiant) avec les désignations plus ou moins implicites, celles qui sont effectuées à l'aide de l'ellipse ou bien de pronoms ou de substituts.

On peut inclure dans les désignations elliptiques les troncations de syntagmes contenant un nombre : le terme en ellipse peut renvoyer à un DRC, qui risque de ne pas être identifié par le lecteur rapide, inexpérimenté ou distrait ; par exemple dans le texte suivant :

It was on board the Velox that he had ventured to tell Mrs Terebinth who was seventeen years older than he, had four children and adored her husband, that she was the most beautiful woman he had ever seen ; he had bawled it at her while they were doing seventy-five on the Great North Road. At sixty, at sixty-five, at seventy, his courage had still been inadequate to the achievement ; but at seventy-five it reached the sticking-point : he had told her. (A. Huxley)

Il est évident que l'Anglais qui lit ce texte comprend : " *they were doing seventy-five (miles an hour)* ", L'étudiant qui ne traduit que les mots et les structures apparentes ne se rend pas compte qu'en traduisant en français, il est en train d'importer un vecteur de sens implicite dans une culture où l'implicite de la mesure est le km/heure. C'est ce qui va se produire si l'on traduit cette phrase par " ils faisaient du 75 ", le français qui la lira comprendra : " 75 km/h ". Il faut donc, ou bien expliciter la référence à la mesure anglaise : " 75 miles à l'heure " ou bien, (et cette solution nous semble préférable car elle fait tout de suite apparaître l'importance de la vitesse) impliquer la référence à une mesure française (ce qui implique une conversion préalable) : " Ils roulaient à 120 à l'heure ". Dans le texte suivant l'opacité de la troncation est plus forte, elle a plus de chances d'être perçue dès la prise de contact avec le texte parce que la troncation y est moins signifiante que dans le texte précédent ; elle ne peut s'interpréter que par rapport aux repères civilisationnels du Proche-Orient :

Despite 242, aid to refugee camps and the peace-keeping forces, sent to trouble spots like the Suez, the Sinai, The Golan Heights and southern Lebanon, the U.N. has not been a major factor in Middle East Peacemaking. (Time) // Malgré la résolution 242, l'aide aux camps de réfugiés et les forces chargées de veiller au maintien de la paix envoyées sur

les points chauds comme le canal de Suez, le Sinaï, les hauteurs du Golan et le Sud Liban, les Nations Unies n'ont pas joué un rôle déterminant dans le rétablissement de la paix au Moyen-Orient.

Le repérage des déictiques en fonction de DRC fait apparaître toute l'importance de la conscience que doit avoir le traducteur de la situation d'énonciation. Dans le texte suivant, le substitut *country* associé au déictique *this* renvoie à *England* de façon évidente pour un britannique ; le traducteur doit assimiler ce repérage pour être capable de l'expliciter pour le public d'arrivée dont la compréhension ne fonctionne pas par rapport aux mêmes repères :

All public schools operate some form of selection. Some are unashamedly dedicated to intellectual rigour and have more in common now with the best state schools on the continent, such as the Lycées Henri Quatre and Louis Le Grand in Paris, than with any state school in this country. (The Sunday Telegraph) // Toutes les *public schools* pratiquent la sélection sous une forme ou sous une autre. Certaines cultivent sans complexe la rigueur intellectuelle et s'apparentent davantage aujourd'hui aux meilleurs établissements publics d'Europe, tels les lycées Henri IV et Louis-le-Grand à Paris, qu'aux établissements britanniques, quels qu'ils soient⁴.

Dans le texte suivant, *here* est pris dans un segment de discours indirect libre, sa référence est implicitement construite par l'énonciateur en référence au pays qui l'entoure et où se trouvent également les lecteurs du texte original. Le texte traduit doit fonctionner pour un autre lectorat d'où cette explication qui d'ailleurs s'étend au *back home*, dont la référence pour Eamon est évidente :

Yet Eamon was, after a decade in America, adulterated, only a partial Irishman, an uncomfortable Hibernian hybrid. 'Resident alien' the card in his wallet declared him, like some half-recognizable species - a turnip with a human head. He had always wanted to live here, he often said as he drove in heavy traffic toward Manhattan's show off of a skyline, but he had always wanted to live here, he often said as he drove in heavy traffic toward Manhattan's show off, but he had always wanted to stay back home. (W.M. Rawlings) // Cependant après dix ans passés en Amérique, Eamon était comme abâtardi, il n'était plus complètement irlandais, un Irlandais hybride mal dans sa peau. La carte qu'il avait dans son porte-feuille le déclarait " Résident étranger " comme certaines espèces à moitié identifiables - un navet à tête d'homme. Il avait toujours voulu vivre ici, aux Etats-Unis, disait-il souvent alors qu'ils roulaient au milieu d'une circulation intense en direction de l'architecture tape-à-l'oeil de Manhattan, mais en même temps il avait

toujours voulu rester en Irlande, sa terre natale. (V. Collet)

Les noms communs peuvent être, dans leur simplicité, d'une transparence trompeuse. Confrontés au texte suivant :

[Reportage sur Manaus] *The tourists stroll the streets, many of which still retain some of the elegance from the time when tastefully coloured tiles were shipped from Portugal, and where many buildings look like the best in Victorian Manchester, sheathed in glazed bricks which have stood the test of time and atrocious weather.* (The Times)

De nombreux étudiants ont rendu l'hyperonyme tiles par 'tuiles' car lisant le texte dans un journal anglo-saxon, ils n'ont perçu tiles que comme un terme général ; or il s'agit ici d'un DRC lié à la civilisation portugaise ; il désigne les azulejos, c'est-à-dire des carrelages ou carreaux de faïence dont on décore les murs extérieurs ; le problème restera d'ailleurs de savoir si dans la traduction on explicitera cette coloration culturelle lexicale ; dans la mesure où elle n'est qu'implicite dans le texte de départ, nous l'avons préservée :

Les touristes flânent dans les rues, dont beaucoup ont conservé une certaine élégance de l'époque où l'on faisait venir du Portugal des carreaux de parement aux couleurs délicates; par ailleurs de nombreux bâtiments ne sont pas sans rappeler les plus beaux des quartiers victoriens de Manchester avec leurs briques vernies qui ont résisté à l'épreuve du temps et du terrible climat.

Le nom propre⁵, en principe, devrait être facilement identifiable grâce à la majuscule qui le caractérise ; il y a des cas où des ressemblances avec certains noms communs font déraiper la lecture. Voici un exemple d'erreur d'interprétation due à la non-lecture de la majuscule:

Somewhere long ago there had been a divorce; somewhere there were children, now in their teens, who received their allowance from a rather odd private bank in the City. (Le Carré)

*Quelque part, il y a longtemps, il y avait eu un divorce, quelque part étaient des enfants, maintenant dans leur adolescence, qui recevaient leur pension, d'une banque privée, plutôt vieille,*en ville. (copie d'étudiant de 1ère année)

Quelque part, il y a longtemps, il y avait eu un divorce, quelque part, il y avait des enfants, maintenant adolescents, qui recevaient une pension d'une banque privée un peu bizarre située dans la Cité à Londres.

Parfois le dérapage prend la forme de la lecture de la majuscule comme signe typographique après un point ; ce genre de mauvaise lecture se produit avec les noms propres à étymologie (réelle ou fausse) trop visible:

[le narrateur est un vétérinaire, 'him' désigne un chien] *Car chasing to him was a deadly serious art which he practised daily without a trace of levity. Corner's farm was at the end of a long track, twisting for nearly a mile between its stone walls down through the gently sloping fields to the road below.* (J. Herriot)

*La poursuite des voitures était une activité extrêmement sérieuse qu'il pratiquait quotidiennement sans la moindre légèreté. *La ferme du coin se trouvait au bout d'un long chemin serpentant sur plus d'un kilomètre et demi entre ses murs de pierre, traversant les champs légèrement en pente jusqu'à la route en contre-bas.(étudiant de CAPES)

Proposition de traduction:

Poursuivre les voitures était pour lui une activité extrêmement sérieuse qu'il pratiquait quotidiennement sans la moindre légèreté. La ferme de Corner était au bout d'un long chemin qui serpentait sur plus d'un kilomètre entre des murets de pierre en descendant à travers les champs en pente douce jusqu'à la route en contrebas.

La lecture de la majuscule joue aussi un rôle important dans l'identification de certains appellatifs : par exemple l'opposition entre *sir* sans majuscule qui signifie entre autres " Monsieur " et *Sir* avec une majuscule qui est un appellatif donné aux *baronets* (baronnets) et aux *Knights* (chevaliers) titres semi-nobiliaires attribués par le souverain britannique :

At eleven in the morning (just as a heavy shower fell from the smoke-canopy above the roaring streets) the municipal authorities, educational dignitaries, and prominent burgesses of Kingsmill assembled on an open space before the college to unveil a statue of Sir Job Whitelaw. The honoured baronet had been six months dead. (G. Gissing 1892)

*... pour dévoiler une statue de Monsieur Job Whitelaw (étudiant de 2e année)

Proposition de traduction:

A onze heures du matin (au moment même où une forte averse s'abattait depuis la voûte enfumée surplombant les rues pleines de bruit) les autorités municipales, les dignitaires de l'éducation et les citoyens importants s'assemblèrent sur l'esplanade du collège universitaire pour dévoiler une statue à l'effigie de Sir Job Whitelaw. Le baronnet que l'on honorait ainsi était décédé depuis six mois. (Notre traduction)

Une fois le repérage visuel effectué, reste l'interprétation. Outre l'incompétence,

la distraction, qui sont la manifestation du facteur humain, nous distinguerons deux types d'obstacles à l'interprétation : ceux liés au repérage énonciatif et ceux qui supposent davantage des connaissances culturelles.

On constate que certains DRC relativement simples et ne posant pas de problèmes lourds au niveau de l'investigation encyclopédique sont parfois mal interprétés parce que le repérage énonciatif n'a pas été effectué. Tout texte donné à traduire comporte des repères externes: le nom de l'auteur, l'indication de l'oeuvre d'où il est extrait, la date de composition; il comporte également des repères internes, souvent implicites, qui constituent la deixis : l'énonciateur (les personnages, s'il y en a), le temps du récit ou du dialogue, le ou les lieux de l'énonciation. Un énoncé prend son sens par rapport à la situation d'énonciation ; coupé de ce cadre de référence, il peut être interprété de plusieurs façons. Surtout on notera que, inconsciemment, la lecture a tendance à s'effectuer par rapport aux repères de la deixis personnelle : individu appartenant à tel ou tel sexe, vivant en un lieu précis, et au XXI^e siècle ; cet ancrage est particulièrement fort chez les débutants (et les étudiants) et il donne parfois lieu à des erreurs d'interprétation du texte.

Nous considérerons d'abord le repérage spatial. Dans les textes descriptifs (ou contenant des éléments de description), l'auteur construit un univers dont il faut élaborer une image ; il arrive que cet univers décrit repose sur des repères réels qu'il faut intégrer pour appréhender l'espace qui contribue à la construction du sens. En voici un exemple dans le cadre des civilisations anglosaxonnes :

[la scène se situe à Londres pendant les bombardements; des officiers circulent dans la ville] *They stood at the top of St James's Street. Half way down Turtle's Club was burning briskly. From Piccadilly to the Palace the whole jumble of incongruous façades was caricatured by the blaze.* (E. Waugh)

La traduction de " *the Palace* " par " le Palace " (rencontrée dans des copies de niveau de licence) transforme *Buckingham Palace* en salle de spectacle, et révèle une non-lecture des repères qui balisent très clairement les lieux de cette scène: *St James's Street* et *Piccadilly*.

Ils se trouvaient en haut de St James's Street. A mi-hauteur, le Turtle's Club était la proie des flammes. De Piccadilly au Palais, tout ce mélange de façades hétéroclites se trouvait comme caricaturé par la lueur de l'incendie.

Dans un cadre extérieur aux civilisations anglo-saxonnes, les erreurs révèlent encore plus la vision étroite qui parfois préside à la lecture du texte :

[Début de roman] *Far from the New-Zealand coast the Ruahine pitched and rolled through the wintry July seas.*(J. Frame)

Bon nombre d'étudiants de niveau licence, pris par le contexte de tempête et de mer agitée qui est celui de ce début de roman, et influencés par le fait que le repère temporel est le mois de juillet (on lit toujours inconsciemment avec ses repères habituels: c'est-à-dire l'idée que l'on est dans l'hémisphère nord), ont rejeté le sens habituel de *wintry* pour y substituer un autre 'plus vraisemblable':

*Loin des côtes néo-zélandaises, le Ruahine naviguait et tanguait à travers les mers agitées du mois de juillet. (étudiant)

mais faux, puisqu'il ne tient pas compte du fait que l'on est près de la Nouvelle-Zélande et donc dans l'hémisphère sud; l'hiver austral est inversé par rapport au nôtre (rappelons que l'hiver austral dure du 22 juin au 22 septembre). On pourrait donc traduire par:

Loin des côtes néo-zélandaises, le Ruahine roulait et tanguait dans sa traversée des eaux hivernales de juillet. [ou tout au moins : sur les eaux /mers glacées :glaciales de juillet]

La mauvaise interprétation de certains signes trahit une mauvaise perception des repères temporels du texte. En voici deux illustrations extrêmes: dans un texte journalistique, donc un document contemporain, portant sur la neurasthénie, il était fait allusion au Dr Johnson (le critique et essayiste du XVIII^e siècle) or il a été interprété par rapport au XX^e siècle, et les étudiants l'ont perçu comme un psychiatre célèbre ; dans un texte de Mrs Gaskell (donc de la première moitié du XIX^e siècle), une femme dit à une autre: *'If you must pay these calls, I will go with you'*(E. Gaskell). Cet énoncé a été traduit par plusieurs étudiants: " *s'il faut que tu paies ces appels téléphoniques ", parce qu'ils n'ont pas pris en compte le paramètre temporel (" s'il faut absolument que tu fasses ces visites, j'irai avec toi ") ; On peut noter que cette erreur est récurrente : le mot *call*, pris dans des contextes des XIX^e ou début de XX^e siècles, est assez régulièrement traduit par 'appel(téléphonique)'.

En fait, les étudiants ont tendance à interpréter le texte par rapport au monde contemporain, par exemple dans l'extrait suivant, *'in his shirt-sleeves'* a été interprété par plusieurs étudiants comme signifiant " *en T-shirt ":

The bouncer at the Bear Flag steps out on the porch in his shirt-sleeves and stretches and yawns and scratches his stomach. (Steinbeck 1945)

Le videur du Bear Flag sort sous le porche en manches de chemises, s'étire, baille et se gratte le ventre.

Plus caractéristique encore, l'interprétation de 'hippy' dans l'extrait suivant comme signifiant que ces filles sont des " hippys ", alors que ce phénomène date des années soixante et que le texte est de 1945 :

They were full-lipped, broad-nosed, hippy girls and they were very tired. (Steinbeck 1945)

Ces filles avaient des lèvres charnues, le nez large et des hanches généreuses; elles étaient très fatiguées.

Une erreur non moins fréquente consiste à confondre la date de publication de l'œuvre d'où est extrait le texte à traduire et le temps du récit : un auteur du XX^e siècle peut fort bien situer son roman au XVIII^e ou au XIX^e siècle s'essayer au pastiche de style, par exemple John Fowles dans *The French Lieutenant's Woman* joue sur les registres de deux époques ; William Golding dans *Close Quarters*, publié en 1987, renoue avec le style des romanciers du XVIII^e siècle.

Nous considérerons maintenant les DRC qui demandent l'utilisation du bagage culturel du traducteur. On a pris conscience de ce paramètre à la Renaissance avec une plus grande acuité mais sans toujours en tenir compte de façon satisfaisante ; et c'est ainsi qu'au siècle suivant, Bachet de Méziriac critique la traduction des *Vies des hommes illustres* réalisée par Amyot. Celui-ci commet des erreurs d'interprétation qui se manifestent souvent sous une forme incrémentialisée, c'est-à-dire soulignés par une glose erronée dans le texte, par exemple :

En un endroit où Plutarque fait mention d'une fête des Athéniens qui s'appelait Choës, Amyot ajoute: *c'est-à-dire la fête des morts, où l'on fait des effusions et des sacrifices pour les trépassés*, Mais il est assuré que cette fête ne se faisoit point en mémoire des trépassés, et qu'on la célébroit pour un sujet fort différent. (De Méziriac⁶)

Les traductions de la Renaissance et du XVII^e siècle demandaient une connaissance de la culture classique, qui parfois était parcellaire pour des raisons de distance temporelle ou aménagée, voir censurée pour des raisons de norme culturelle. Le XVIII^e siècle en France va voir le problème se transposer au niveau de l'espace avec la

traduction des textes importés d'autres cultures européennes ou de cultures orientales. Les premiers traducteurs de l'anglais au français commettaient des erreurs de lecture et d'interprétation sous la pression des gestionnaires de la doxa de l'espace culturel auquel ils appartenaient mais certaines erreurs étaient également dues à une méconnaissance certaine de la culture du texte de départ. Lorsqu'en 1747 paraît la traduction de *Joseph Andrews* par l'abbé Desfontaines, celui-ci opère encore sur le modèle des belles infidèles et il n'hésite pas à opérer, et Laplace, avec son *Tom Jones* fonctionnera selon le même mode. Lorsque Lunier publie en 1807 une nouvelle traduction de *Joseph Andrews*, il ne se prive pas de critiquer celle de Desfontaines et les manières de faire de gens comme Puisieux et Laplace et de mettre en avant la nécessité de prendre en compte le paradigme culturel et pour cela la nécessité de connaître, directement si possible, la civilisation dont on traite dans l'ouvrage à traduire :

Pour traduire Fielding, il ne suffisoit donc pas d'avoir appris l'anglais dans les livres, il falloit encore avoir vécu avec les Anglais, et s'être familiarisé avec leurs usages ; il falloit, pour bien entendre le mot, avoir vu la chose qu'il signifie.⁷

Nous évoquerons plusieurs types d'erreurs d'étudiants qui illustrent ces absences de repérages. Voici un exemple où, faute de repérage civilisationnel (mais aussi faute de savoir lire une structure), un étudiant de deuxième année interprète un nom de lieu comme un nom de personne :

[Il s'agit d'une personne qui a le mal de mer.] *I lay on my bunk and watched the sprightly horizon jumping round the porthole, trying to think about eminently terrestrial objects, such as the Albert Hall.* (R. Gordon)

* [...] essayant de me concentrer sur des sujets terrestres importants, comme le fit Albert Hall. (copie de 2ème année)

Allongé sur ma couchette, je regardais l'horizon fantasque danser au hublot, tout en essayant de penser à des choses éminemment terrestres comme le Royal Albert Hall.

Or l'interprétation de ce nom de lieu conditionne la compréhension de sa convocation par le narrateur comme repère symbolique de stabilité par sa masse imposante : il faut avoir vu l'Albert Hall pour savoir ce qu'il représente de façon directe et figurée. Certains DRC ressemblent à des éléments de lexique :

Unfit for any work other than the making of red velvet roses, she had a hard time finding employment befitting her degree. The three years she had spent in college, a junior year

in France, and being the granddaughter of the eminent Dr. Foster should have culminated in something more elegant than the two uniforms that hung on Miss Graham's basement door. (Toni Morrison 1989)

Certains étudiants ont interprété *junior year* comme étant la 1^{ère} année (en fonction de *junior*) alors qu'il faut replacer cette appellation dans le contexte général du système américain où l'on a la progression : *Freshman, sophomore, junior, senior*. Il s'agit donc là de la troisième année des études universitaires que certains vont passer à l'étranger.

Incapable de faire autre chose que des roses en velours rouge, elle eut beaucoup de mal à trouver un emploi qui corresponde à ses diplômes. Ses quatre années d'études supérieures dont la troisième avait été passée en France, ajoutées au fait d'être la petite fille de l'éminent Docteur Foster, tout cela aurait dû être couronné par quelque chose de plus distingué que les deux uniformes accrochés à la porte du sous-sol de Miss Graham.

[Trad. litt. du passage aménagé: " Les trois années qu'elle avait passées à l'université, l'année de licence qu'elle avait passée en France "]

Certains désignateurs renvoient non plus à la civilisation mais à la culture du pays concerné :

[La scène se passe pendant la guerre sous les bombardements.]

The sky over London was glorious, ochre and madder, as though a dozen tropic suns were simultaneously setting round the horizon ; [...]

'Pure Turner', said Guy Crouchback, enthusiastically ; he came fresh to these delights.

'John Martin surely ?' said Ian Kilbannock.

'No', said Guy firmly. (Waugh)

Pour interpréter ce passage, extrait d'un texte donné en version à un niveau de licence, il est bon de savoir que William Turner est un peintre anglais de la première moitié du XIX^{ème} siècle (qui a travaillé selon une manière qui annonce les impressionnistes), afin de ne pas traduire, comme l'ont fait certains, *Pure Turner* par : " *Pure Turner " ou " *On dirait un tableau de Pure Turner ".

Le ciel au-dessus de Londres était splendide, l'ocre et la pourpre s'y mêlaient comme si une dizaine de soleils tropicaux disparaissaient en même temps aux quatre coins de l'horizon ; [...]

- Un vrai Turner, dit Guy Crouchback, enthousiaste; ce genre de plaisir était encore neuf

pour lui.

- Du John Martin, plutôt, fit Ian Kilbannock. (var. : Vous voulez dire du John Martin ?)
- Non, répondit Guy fermement.

Parfois la composante culturelle est constituée par une information plus rare, qui nécessite des recherches dans divers ouvrages encyclopédiques ou autres. En voici un exemple, qui révèle, de plus, l'interférence du rare et du culturel avec la notion de norme :

[Forster est en train de décrire deux anglaises qui s'apprêtent à passer leur première matinée à Florence] *Miss Lavish - for that was the clever lady's name - turned to the right along the sunny Lung' Arno. How delightfully warm ! But a wind down the side streets that cut like a knife, didn't it ? Ponte alle Grazie -- particularly interesting, mentioned by Dante. San Miniato - beautiful as well as interesting ; the crucifix that kissed a murderer - Miss Honeychurch would remember the story.* (E. M. Forster 1972)

Le passage souligné a été traduit par les trois quarts des étudiants : " *le crucifix qu'un meurtrier avait embrassé ". Il s'agit là d'une forme de rectification du texte selon la norme, en vertu du principe évoqué ci-dessus, parce que, selon la norme " on s'attend à ce que quelqu'un embrasse un crucifix et non le contraire ". Une vérification effectuée dans le *Guide de Florence* d'Eduardo Bonechi (Florence, éd Bonechi, 1979) révèle que dans l'Eglise de San Miniato il y a une " chapelle du crucifix " érigée par Michelozzo en 1448 et destinée à conserver le crucifix miraculeux de St Jean Gualberto qui se trouve maintenant dans l'église de Santa Trinita (Bonechi 1979: 153). Dans le même guide, la rubrique concernant cette église indique que, dans une chapelle, on trouve :

[Le] grand *Crucifix* de San Giovanni Gualberto parce que, selon la légende, il inclina la tête en guise d'assentiment lorsque Giovanni s'agenouilla là après avoir pardonné au meurtrier de son frère. Le crucifix est couvert par une peinture qui rappelle la légende. (Bonechi 1979: 110)

Il y a donc eu un aménagement de la légende par Forster, mais il faut préserver cet aménagement effectué par l'auteur:

Miss Lavish car tel était le nom de notre brillante demoiselle tourna à droite pour emprunter un Lung'Arno baigné de soleil. Quelle chaleur délicieuse ! Mais avec un vent débouchant des rues latérales qui vous transperçait, n'est-ce pas ? Ponte alle Grazie particulièrement intéressant, mentionné par Dante. San Miniato aussi beau

qu'intéressant ; le crucifix qui avait embrassé un meurtrier Miss Honeychurch se souvenait sans doute de cette légende.

Chose étrange, la traduction peut interférer avec la traduction. Un certain nombre de prénoms sont en fait des formes de traductions (phonétique) de prénoms d'origine hébraïque : Gabriel, Michel, Raphaël contiennent la racine 'el' qui renvoie à Dieu et il signifient donc : (de l'hébreux *Gabar*) Dieu est ma force, semblable à Dieu, Dieu nous guérit. Cette opacification par traduction peut nuire à la compréhension, dans l'Ancien Testament, l'un des noms hébreux du diable est: " *Baal-Zevouv* ", qui signifie littéralement: " Seigneur des mouches ". Il a été transcrit, et non traduit, par saint Jérôme dans la Vulgate sous la forme: " *Belzebuth* ". Cette non-traduction fait que l'étymologie du nom n'est plus apparente et que lorsque un romancier comme William Golding utilise cette étymologie pour le titre de son roman, *Lord of the Flies/Sa Majesté des Mouches*, l'allusion culturelle est perdue pour le public français moyen.

En fait la connaissance d'une culture s'établit à deux niveaux : le présent et le passé ; il est une chose de connaître l'Angleterre moderne et une autre de connaître son histoire et l'histoire concerne des domaines très divers. L'exemple suivant est tiré d'un roman de Boyd, *Armaddillo*, où l'on voit un personnage qui rencontre un promoteur immobilier, Gale, dans la City en haut d'un gratte-ciel :

'If you can believe it,' Gale was saying, sawing at the vista with the edge of of his palm, 'I'm actually going to spoil my own view. Our new development is going to block out about three-quarters of the dome of St Paul...' He shrugged. 'It's a rather super building. I must say.'
'I think Wren is the master, finally,' Lorimer said. (Boyd)

Et voici la façon dont un étudiant de bon niveau a rendu ce passage:

* Vous y croyez vous ? dit Gale, désignant la vue avec le bord de sa main, 'en fait je vais gâcher ma propre vue. Notre nouveau projet va cacher les trois-quarts du dôme de Saint Paul...' bégaya-t-il 'c'est un édifice plutôt superbe, je dois dire.'
 - *je pense que c'est Wren qui décide, finalement, ' dit Lorimer. (étudiant de CAPES)

Il est clair qu'il ne sait pas qui est Christopher Wren (1632-1723) et en particulier qu'il est l'architecte qui a reconstruit la cathédrale saint Paul après le grand incendie de Londres. Proposition de traduction :

- Vous ne me croiriez pas, disait Gale en faisant mine de scier la perspective du tranchant de sa main, en réalité je vais gâcher ma propre vue. Notre nouveau projet immobilier va masquer environ les trois-quarts du dôme de St Paul " Il haussa les épaules. " C'est un bâtiment plutôt chouette, il faut le reconnaître. "
- Tout compte fait, il n'y a pas mieux que Wren, dit Lorimer.

L'absence de repères historiques donne une lecture plate, ancrée dans le seul présent du XXI^e siècle. Mais le temps, qui constitue parfois un obstacle à la compréhension de désignateurs anciens peut aussi faciliter l'accès au sens de certains DRC ; nous en fournissons un exemple à partir d'un texte de David Lodge:

[Un professeur d'université, Morris Zapp, se rend à l'étranger en avion et imagine les dangers auxquels il s'expose ainsi]

[...]it only needed a fuse to blow and the sky would look like airline competition had finally broken out into open war, the companies hiring retired kamikaze pilots to destroy each other's hardware in the sky, TWA's Boeings ramming Pan Am's, American Airlines' DC8s busting United's right out of their Friendly Skies(hah!)[...]

By taking the non-stop polar flight to London, in preference to the two-stage journey via New York, Zapp reckons that he has reduced his chances of being caught in such an Armageddon by fifty per cent.⁸

Maurice et Yvonne Couturier ont traduit le second paragraphe de la façon suivante:

En choisissant ce vol circumpolaire sans escale jusqu'à Londres, pour éviter de faire deux étapes et de passer par New York, Zapp considère qu'il a réduit de cinquante pour cent ses risques d'être pris dans une lutte suprême.⁹

Il s'agit d'une édition sans notes, et dans ce cadre ils ont choisi l'option de la substitution du sens au référent culturel. Pourquoi? En 1990, le mot 'Armageddon' ne signifie rien pour la majorité du public français alors que ce terme est intégré dans le vocabulaire anglais depuis 1811. Voici la définition donnée par le *Shorter Oxford English Dictionary*:

The site of the last decisive battle on the Day of Judgement; hence a final contest on a grand scale.

Le terme apparaît dans l'*Apocalypse*:

[...]et de fait, ce sont des esprits démoniaques, des faiseurs de prodiges, qui s'en vont rassembler les rois du monde entier pour la guerre, pour le grand Jour du Dieu Maître-de-tout [...]. Ils les rassemblèrent au lieu dit, en hébreu, Harmagedôn. (Apocalypse: 16)

Il est évident qu'un public anglo-saxon, plus grand lecteur de la Bible, ou baignant dans une culture plus fortement marquée par la Bible, connaît non seulement le sens dérivé de ce terme mais a de plus forte chance d'en percevoir la charge culturelle originelle qu'un public français. Le mot 'Armageddon' ne figure pas dans le *Petit Robert des noms propres*, pas plus que dans le *Grand Larousse Encyclopédique* ou le *petit Robert* ou le *Grand Robert de la Langue française*, cela signifie qu'il ne fait pas partie de la 'culture française moyenne enregistrée' et encore moins de la langue française jusque disons les années 80. Mais depuis quelques années, on voit se dessiner une tendance à conserver les titres originels des films américains même lorsqu'ils sont doublés. Le film de Michael Bay, *Armageddon*, dont le titre n'a pas été traduit lors de son transfert en France, a contribué à insérer ce terme dans la culture française, avec quelque chose de mystérieux au départ, et puis en y associant, en fin de compte, l'idée de " désastre, catastrophe, lutte ou combat final ", si bien qu'aujourd'hui le traducteur pourrait tout simplement reporter le terme sans risquer l'incompréhension.

La compréhension des désignateurs de référents culturels fait partie du processus global de compréhension du texte à traduire et en tant que telle comporte des stratégies communes avec la lecture du lexique 'ordinaire' : une bonne perception de ces éléments dans leur spécificité et une interprétation correcte. Ce qui fait la spécificité de la lecture des DRC c'est que dans l'une ou l'autre ces procédures elle suppose la capacité à lire le texte avec suffisamment d'ouverture d'esprit, en intégrant immédiatement ou de façon légèrement différée un stock de connaissances concernant la ou les cultures concernées. La lecture des DRC convoque la capacité du traducteur à intégrer un autre monde, à relativiser sa position d'individu rattaché (parfois inconsciemment) à une culture, à faire de lui un lecteur en éveil, souple et informé ou soucieux de s'informer ; le succès de cet acte révèle non seulement l'acuité avec laquelle s'effectue la lecture en traduction mais aussi l'une des capacités essentielles du traducteur à savoir la curiosité et le sens de la recherche.

¹ Nous avons traité de la construction du sens de façon plus étoffée et globale dans : Ballard, *Versus : la version réfléchie* (vol. 1) : *repérages et paramètres*, Paris, Ophrys, 2003, 283 pages.

² L'erreur nous a toujours semblé instructive pour l'étude de la traduction, nous l'avons intégrée d'un point

de vue pédagogique dans nos premiers manuels (étudier l'erreur pour l'éviter) mais nous pensons que de façon plus large elle constitue l'une des voies d'accès à la compréhension du processus de traduction, cf. Ballard, " A propos de l'erreur en traduction ", *Revue des Lettres et de Traduction*, Université Saint-Esprit, Kaslik, Liban, 1999, n° 5, pp.51-65.

³ Par ouvrage spécifique, on peut entendre les manuels de civilisation ou les études centrées sur des problèmes ciblés, mais aussi les nouveaux dictionnaires culturels que l'on voit paraître depuis quelque temps, comme par exemple l'*Oxford Guide to British and American Culture* ; le plus modeste, mais utile, *Culturellement correct*, et le plus vaste et ambitieux *Dictionnaire culturel du monde anglophone : What's What*, tous deux parus chez *Ellipses* .

⁴ Sergeant Jean-Claude, *La Grande-Bretagne d'aujourd'hui à travers sa presse*, Paris, Presses Pocket ('les langues pour tous'), 1991 (les traductions des textes de ce recueil sont de Jean-Claude Sergeant). Pour les textes cités dont nous ne donnons pas les références, il s'agit d'extraits utilisés comme versions en cours et les traductions sont de nous.

⁵ Nous avons procédé à une étude plus large du nom propre dans : Ballard, *Le Nom propre en traduction*, Paris, Ophrys, 2001, 231 pages.

⁶ Gaspar Bachet de Méziriac, *De la traduction* (1635), introduction et bibliographie de Michel Ballard (LVIII pages), Arras, Artois Presses Université, 1998, p. 20.

⁷ Préface du traducteur dans Lunier, *L'Histoire ou Les Aventures de Joseph Andrews et de son ami M. Abraham Adams ; ouvrage écrit en anglais, Par Henry Fielding, à l'imitation de Don Quichotte de Cervantes, et traduit par M. Lunier*. A Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, 1807.

⁸ David Lodge, *Changing places* (1975), Harmondsworth, Penguin, 1978, pp. 10-11.

⁹ David Lodge, *Changement de décor*, traduit de l'anglais par Maurice et Yvonne Couturier, Paris, Rivages, 1991, p. 19.